

La correspondance de Romain Rolland et Stefan Zweig

Identité et solidarité dans le contexte de la grande guerre

Siegrun Barat

Pourquoi s'intéresser à la correspondance de Romain Rolland et Stefan Zweig aujourd'hui, un siècle plus tard ? Je vais essayer de répondre à cette question. Depuis presque deux ans je traduis les lettres de Zweig à Rolland écrites pendant la Grande Guerre. Le projet de cette traduction est né au cours du colloque *Romain Rolland, une œuvre de paix* en 2008 à Vézelay. Jean-Yves Brancy, intervenant à ce colloque, rédigeait alors une thèse sur la correspondance de Rolland avec Zweig, Gorki, Tagore et Gandhi, et me fit part de ses difficultés avec certaines lettres de Zweig dont il n'existait pas de traduction française. Je lui proposais alors mon aide et en dépit de la distance qui nous séparait, et grâce à internet, ces lettres commencèrent à circuler, tantôt en allemand tantôt en français, entre Paris et Toulouse. Une fois sa thèse terminée, nous décidâmes, d'un commun accord, de poursuivre l'aventure en vue d'une publication de ces lettres. Vint alors la proposition de parler de ce projet à Dijon, et presque en même temps, hasard ou signe, je suis tombée sur une lettre de Zweig à son épouse Friderike von Winternitz, qui du reste avait trouvé refuge à Paris et à Montauban en 1940 avant son exil à New York. Voici ce que Zweig lui écrit en janvier 1932 alors qu'elle s'apprête à le rejoindre à Paris en provenance de la Suisse : « *Encore une suggestion : ne peux-tu partir de très bonne heure et t'arrêter quelques heures à Dijon ? Cela en vaut la peine ! Une ville merveilleuse...* »¹ Ce matin j'ai fait comme si ce conseil m'avait été destiné, j'ai pris le TGV très tôt à Paris, j'ai visité Dijon, et je dois dire que Zweig avait raison, quelle ville épatante... Mais pour moi il ne s'agit évidemment pas que d'un voyage touristique, le but est plutôt de vous convaincre de l'intérêt de ce projet et peut-être de trouver, par la même occasion, un éditeur. Je vais donc tenter de démontrer que la non-publication jusqu'à ce jour de cette correspondance fut une erreur, car les sujets qui y sont abordés sont d'une très

grande actualité. Il y a d'abord la question de l'appartenance, de l'identité, soulevée par les deux hommes, qui se pose de nouveau aujourd'hui, et que je vais étudier dans une première partie. En découle de façon évidente la question de la solidarité, que je traite dans une deuxième partie. Mais d'une certaine façon les deux questions sont déjà présentes dans l'étude des raisons qui ont décidé les deux hommes à s'écrire.

L'ensemble des lettres couvre la période de mai 1910 à mars 1940 et comporte presque mille missives, dont seulement cent-trois en allemand, car Zweig maîtrisait parfaitement le français. Cela n'a rien d'étonnant car les ressortissants cultivés d'Autriche-Hongrie parlaient en général plusieurs langues, puisqu'il s'agissait d'un état multiethnique, ce dont Zweig était par ailleurs très fier ; il parlait également l'italien, l'anglais, l'espagnol. Mais au cours de la guerre de 1914 - 1918, mobilisé aux archives militaires de Vienne, il est obligé, pour des raisons de censure, d'utiliser sa langue maternelle.

L'impulsion de cette correspondance est donnée par Zweig, qui découvre, lors d'un séjour en Italie en 1910, et tout à fait par hasard, un volume de *Jean-Christophe*, dont l'esprit le séduit tellement qu'il cherche immédiatement à entrer en contact avec son auteur. Et pour lui faire comprendre qu'il y a entre eux, une véritable affinité, il lui envoie un exemplaire de son propre travail à peine achevé, une biographie du poète belge Emile Verhaeren, dont il se sent également très proche. De quelle nature est cette affinité ? Comme Romain Rolland dans *Jean-Christophe*, Emile Verhaeren, dans son roman *Les Villes tentaculaires*, montre l'individu en prise avec les exigences du monde moderne, dictées par le capital. Peu importe sa nationalité, belge, française ou allemande, les problèmes rencontrés s'avèrent être les mêmes.

Et le choix d'un compositeur allemand comme héros du roman *Jean-Christophe*, a pour Zweig valeur de signe. Il comprend tout de suite que Romain

1. Friderike et Stefan Zweig : *L'amour inquiet*, Bibliothèques 10/18, Paris 2001, p.309.

Rolland a voulu placer son action par-delà les contrées et les frontières. En opposant à la caricature d'un Allemand, telle qu'elle a cours ordinairement dans la littérature française, un héros pur et idéaliste, il lui semble prendre ses distances par rapport à une France chauvine qui, d'après Zweig, n'est pas la véritable France. Et pour rendre son point de vue public, car Zweig a le sens de la communication, il le dira dans une lettre ouverte à Romain Rolland, parue le 22 décembre 1912 dans un journal berlinois, le *Berliner Tageblatt*. En fait ce roman représente pour Zweig la réalisation parfaite de son propre idéal, il abat en effet les murs qu'ont l'habitude d'ériger les pays, les nations, les ethnies, les partis, et les chapelles. Et Zweig, ne venait-il pas lui-même d'échapper à une vie bien tracée d'avance par son milieu, en rédigeant la biographie d'un auteur belge flamand, qui avait spontanément ouvert ses portes au jeune poète juif autrichien pour lui faire connaître « la vraie vie ».

La fascination qu'exercera Rolland sur Zweig est palpable dès leur première rencontre en mai 1911, rencontre dont Zweig se souvient dans son autobiographie *Le Monde d'Hier*, en 1941, : « *Je voyais pour la première fois ces yeux bleus singulièrement lumineux, les yeux d'homme les plus clairs et aussi les plus bienveillants que je n'ai jamais vus.* »²

L'impression de Romain Rolland semble moins acquise au premier abord, mais voici ce qu'il écrira le 4 mai 1915, 4 ans plus tard, alors que la guerre fait rage : « *Mon cher Stefan Zweig, quel grand cœur vous êtes, quel don vous avez de comprendre et d'aimer, - de comprendre par l'amour ! Vous êtes bien ce vaste et généreux esprit européen, dont notre époque a besoin et dont j'attendais la venue depuis vingt ans.* »

Et pour le lecteur d'aujourd'hui cet échange épistolaire entre un Français et un Autrichien en période d'avant-guerre, de guerre, d'entre les deux-guerres et à nouveau de guerre s'avère être un puits d'informations d'une richesse incroyable, aussi bien quant aux faits relatés par la presse germanophone et francophone qu'aux commentaires qu'ils en font. Ils se confieront bientôt avec une étonnante franchise l'un à l'autre et sans doute leur formation humaniste jointe à des aspirations assez identiques ont-elles rendu possible ce rapprochement. Tous deux issus de milieu bourgeois, aisé et cultivé (*Bildungsbürgertum*), ils se sont très tôt éloignés de leur monde à la recherche d'une identité leur étant propre. Voici ce que Rolland confie à son ami le 12 novembre 1914 : « *Jamais, je ne m'enfermerai plus dans le cercle d'une patrie, (ni même de deux, comme dans Jean-Christophe). Cette terrible guerre aura eu pour effet sur moi de briser tous les barreaux de ma cage.* » Il se trouve à ce moment-là en Suisse, où il passait en général ses vacances. Réformé, il y élira domicile, quand la guerre éclate et y restera jusqu'en 1938, menant une vie, somme toute, assez sé-

dentaire, ce qui peut paraître paradoxal quand on en lit sa lettre du 18 février 1916 : « *... On ne peut me lier nulle part. Je me suis toujours senti, depuis que je suis enfant, une âme de pèlerin. Je n'accepte pas l'étouffant abri des États, des Églises, des Académies. Je suis toujours en route.* » Dans une autre lettre de cette époque il évoquera même une possible émigration aux États-Unis. Était-ce réellement à cause de sa situation de proscrit depuis la parution de son pamphlet *Au-dessus de la mêlée*, en 1914, ou à cause d'une jeune Américaine dont il fut très amoureux ? Quoiqu'il en soit, il restera en Suisse et pourra rassurer Zweig au sujet de son adhésion à l'Europe, tout en indiquant néanmoins encore une autre évolution (30 juin 1916) : « *Vous vous doutez bien que mon état d'esprit - européen, et plus qu'européen, universel, éternel - s'est encore affermi. Rien de ce qui peut arriver n'a d'atteinte sur lui. Le cœur souffre, mais l'esprit a la lumière.* »

Le chemin parcouru illustré par ces trois citations marque en fait un passage : non seulement celui d'un pays vers d'autres pays mais aussi celui vers une conscience universelle imprégnée de spiritualité détachée des contraintes qu'imposent les patriotismes mais aussi les relations humaines. Et la lettre du 23 août 1920, donc 4 ans plus tard, indique que Rolland se sent désormais également hors d'atteinte de la souffrance. Après une analyse lucide de la situation politique d'après-guerre, rassurante ni d'un côté, ni de l'autre, il conclut avec détachement : « *moi : je sais que demain je n'en ferai plus partie (de l'humanité) ; déjà aujourd'hui je suis ailleurs.* » Il a alors 56 ans. Dans cet ailleurs spirituel Zweig, qui a 15 ans de moins, ne veut ou ne peut pas le suivre, d'où sa plus grande fragilité et sa plus grande dépendance. Lorsqu'en novembre 1918 la question de la nationalité, qu'il avait gommée, le rattrape concrètement, au moment où l'Empire austro-hongrois disparaît en tant qu'état, il est déstabilisé. Légalement, il n'a plus de nationalité. Il se trouve à ce moment-là en Suisse, non loin de Rolland. Il lui écrit, que, de toute façon, la nationalité ne définit pas l'essence d'un individu, ce qui est conforme à sa pensée. Mais là n'est pas la question. Il aura besoin de papiers, qu'il veuille rester ou quitter la Suisse. Pour combler le vide juridique, l'Autriche demande à ses citoyens désireux d'acquérir une nouvelle nationalité, de rédiger une adhésion expresse à la nation allemande. Zweig hésite, car pour lui il ne s'agit pas seulement d'une question d'ordre pratique mais bel bien d'un problème d'ordre idéologique. Pas sioniste, il essaie néanmoins d'envisager le judaïsme comme solution, à cause de son internationalisme, comme il dit. Mais il abandonne aussitôt cette idée, et appelle de ses vœux une patrie de nature universelle : « *Oh une île, une île quelque part, pour fonder la libre république des « citoyens du monde » !! (10 décembre 1918)* »³ Et cela sonne comme une réponse tardive à une

2. Stefan Zweig : *Le Monde d'hier*, Editions Belfond 1982, p.240.

3. Stefan Zweig : *Correspondance 1897-1919*, Traduction et notes Isabelle Kalinowski, Editions Grasset, Paris 2000, p.330.

lettre de Rolland du 14 juillet 1918: « *Je prétends contribuer à bâtir pour tous les hommes libres la haute tour de l'esprit, – les jardins suspendus de Babylone, – d'où l'on domine la mêlée, d'où l'on voit au-delà...* »

Peut-on dire qu'il y ait un désir de fuite dans la tour d'ivoire chez les deux hommes ? La réponse est non, ni le décrochage spirituel de Rolland ni le refus des deux à se laisser réduire à une appartenance identitaire et d'agir en fonction de celle-ci, ne débouchent, à aucun moment, sur un quelconque abandon ou refus de solidarité. Tout au contraire, leur curiosité et leur intérêt pour le monde, leur monde, resteront toujours vifs. Ils continueront à suivre les événements quotidiennement, ils rencontreront une multitude de gens et écriront à un nombre impressionnant de personnes. Et surtout, ils créeront une œuvre colossale, inspirée justement de la réalité, et exprimant de fait une profonde empathie envers l'humanité, une solidarité sans faille pour tout être ayant à souffrir de sa condition, indépendamment de toute appartenance. Et Romain Rolland de conclure que le véritable héroïsme consiste à voir l'humanité telle qu'elle est et à l'aimer quand même. La pensée de Stefan Zweig s'oriente autrement, il ne renoncera jamais à ses aspirations d'éducateur et de moralisateur, cherchant toujours, comme au début de la guerre, à établir des responsabilités pour tel ou tel méfait précis. Voici ce que Romain Rolland lui avait alors écrit, en réponse à une telle tentative, le 12 novembre 1914 : « *Mon ami, je le répète, je n'accuse personne, je n'accuse que la guerre, et je plains tous les malheureux qui en sont les victimes affolées, – ceux qui font le mal, aussi bien que ceux qui le subissent.* » Et Romain Rolland ne cédera jamais non plus à la tentation de voir en l'ami le possible ennemi, supportant sereinement les critiques qui ne manqueront pas de tomber, lors que sa solidarité paraîtra déplacée.

Il est possible que les attitudes différentes des deux hommes aient leurs racines dans le vécu de leurs enfances. Zweig a eu une enfance et une jeunesse dorée dans la Vienne du début du siècle, plus insouciant, sans doute, que celle de Romain Rolland à Clamecy. Il ne se voit concrètement confronté à la souffrance qu'au cours de cette guerre, et particulièrement en 1915 lorsqu'il est envoyé sur le front de Galicie pour les archives militaires de Vienne. Il est alors profondément ému par ce qu'il voit et soulève une question qu'il avait déjà posée au début de la guerre. Y avait-il une hiérarchie dans la douleur ? La douleur des uns était-elle plus grave que celle des autres ? Déjà à l'époque, il avait accusé l'Ouest de ne pas se soucier de ce qui se passait à l'Est, par ignorance. Et persévérer dans l'ignorance est pour lui aussi condamnable que faire preuve de brutalité. La campagne de Galicie ne fait que confirmer ce qu'il avait subodoré. Et à défaut de pouvoir aider concrètement, et au nom d'une solidarité tout élémentaire, il cherchera à rompre le si-

lence, qui entoure le sort cette population. Voici ce qu'il écrit à Rolland le 12 mars 1915 :

« *Ou bien nous nions qu'un peuple, une vie, ait autant de valeur qu'un autre peuple (...) ou bien l'on se doit de ne pas réserver sa compassion à qui nous convient. C'est seulement après la guerre que l'on pourra décrire le martyre des Juifs et des Polonais de Galicie, la misère infinie de ces gens qui, déjà en temps de paix étaient pauvres, considérés comme hors la loi par le droit russe et livrés à l'arbitraire des Cosaques. Je n'entends aucune voix s'élever de l'extérieur en leur faveur : on ne parle que des souffrances de la Belgique, comme si, à l'heure actuelle, la souffrance, cette souffrance indicible qui inonde toute l'Europe, pouvait se limiter à un si petit espace dans le monde.*»⁴

Tout au début de la guerre, au moment de la violation de la neutralité belge par les Allemands, et au moment des bombardements de la cathédrale de Reims, Zweig avait essayé de minimiser les faits ou de leur trouver des explications. Ses arguments différaient souvent de ceux de Rolland, ce qui n'est pas fait pour étonner. Mais comme ils n'étaient pas témoins directs, ni l'un ni l'autre, ils avaient essayé de faire la part des choses et d'agir ensemble en accord avec leurs idées. Zweig avait aidé Romain Rolland, qui travaillait alors à la Croix-Rouge de Genève, à soulager le sort des prisonniers de guerre et de leurs familles des deux camps. Zweig s'était aussi élevé contre une mesure française visant à réserver les soins d'urgence aux seuls blessés français. Mais après la campagne de Galicie, il s'agit pour lui encore d'autre chose. Il s'agit de se montrer solidaire des plus misérables, de ceux dont Rabindranath Tagore dira au début de ce même siècle, mais sur un autre continent, qu'ils risquent les pires tortures pour insignifiance. C'est contre cette pratique-là, qui autorise et absout la maltraitance des plus pauvres, parce qu'ils sont pauvres, que Zweig s'élève brusquement, après en avoir été témoin direct. « *J'accuse la guerre* », lui avait écrit Romain Rolland fin 1914. Mais qui la voulait cette guerre, qui s'en accommodait et qui la rendait interminable ? Tout comme Rolland, Zweig accuse le capital, le capital international. Mais à côté de ce pouvoir abstrait, il accuse aussi des gens bien précis, des gens bien ordinaires : les reporters de guerre et autres « *écrivains* », qui font de la misère, comme il dit, leurs choux gras. Et là encore il est tout à fait au diapason de la pensée de Rolland, à qui il répond le 17 mai 1915 : « *Votre essai sur la littérature allemande souligne surtout une chose tout à fait essentielle : il blâme l'écriture oisive. Je suis déconcerté et décontenancé devant l'avalanche de livres qui se fraye un chemin à travers le sang et les larmes – je méprise les hommes avec une telle objectivité du regard. Je peux me détourner ou intérioriser les événements – mais les observer, les décrire – cela me*

4. lettre inédite, traduction Siegrun Barat.

5. idem.

dégoûte. »⁵

Mais il ne faut surtout pas conclure de cette lettre, que Zweig ne fut pas solidaire d'autres écrivains, bien au contraire, comme Rolland, il vouait une admiration sans bornes à Tolstoï. Et toute sa vie il cherchera à jouer un rôle équivalent, sans jamais atteindre la certitude d'y être parvenu. Par contre il reconnaîtra ouvertement à Rolland ce mérite. (Voir la lettre du 21 janvier 1918) Il sera aussi un des premiers à le féliciter pour l'attribution du prix Nobel en 1915 et de s'en réjouir.

Si donc Tolstoï a valeur de modèle, on imagine bien l'impératif qui en découle pour leur œuvre à tous deux, surtout pour l'œuvre fictionnelle. Elle doit faire apparaître la même solidarité avec les plus humbles que l'œuvre de Tolstoï. Rien d'étonnant alors que les informations qu'ils se communiquent sur leurs pays respectifs, servent moins à satisfaire leur curiosité, qu'à alimenter l'œuvre en gestation. Ainsi *Clérambault*, une réflexion sur la guerre devient un plaidoyer pour la paix, tandis que *L'Âme enchantée* racontera l'héroïque émancipation d'une femme sur fond de guerre. « *La guerre n'était pas pour effrayer Annette. Elle pensait : Tout est guerre* »⁶ Et ces mots contiennent aussi la quintessence du message de Rolland : rien ne s'obtient sans lutte, constatation douloureuse faite ici par une femme, chaînon faible de l'humanité et dont il nous demande d'être solidaires.

Zweig a recours à la parabole. *Jérémie*, paru en 1917, drame biblique, traduit son vécu de guerre à l'aide de symboles. Il le dédie à Rolland avec l'aveu que sans sa solidarité morale il n'aurait pas pu le terminer. Et pourtant les paroles de Rolland semblent parfois ne pas l'atteindre vraiment, comme lorsque celui-ci, apparemment pour lui remonter le moral, fait allusion à l'essence divine de l'être humain le 28 juillet 1917 : « *Au revoir, mon cher ami, que rien ne vous décourage ! Qui sent le divin en soi ne saurait être troublé par la sanglante et boueuse anarchie du monde. L'esprit libre échappe à ses atteintes. (...) Le monde actuel me fait songer à ces eaux fortes de Rembrandt. Lourdes ombres d'où jaillissent des lumières surnaturelles.* »

Un des tableaux de Rembrandt représente de cette manière-là le prophète Jérémie pleurant la destruction de Jérusalem. Zweig connaissait-il ce tableau ? C'est probable, et l'on l'imagine bien dans une attitude similaire, se tenant à l'ombre, mais touché par la lumière que représente pour lui Rolland et écrivant cette lettre étonnante alors que les hostilités viennent de prendre fin (18 décembre 1918) :

« *Tristes fêtes, mon cher ami ! Triste avenir ! Mais vous avez au moins une grande tâche, d'être celui qui représente la raison française, la raison mondiale avec une autorité mondiale. (...) : vous avez la satis-*

faction sublime d'être nécessaire pour des milliers, comme espérance, un fanal dans la nuit immense de l'Europe. »⁷

Mais en vérité Zweig ne croit pas à une paix durable, et en proie à de sombres pressentiments, il se concentre sur une seule question, tout comme après la campagne de Galicie : comment se montrer solidaire des gens qui seront toujours des victimes ? Et la réponse, la sienne, celle de l'écrivain, contient tout entière sa véritable ambition : « *Écrire maintenant un livre pour le peuple, livre que chacun puisse lire, comprendre et aimer ! Je donnerais vingt ans de ma vie pour un tel livre, fût-il mauvais du point de vue de l'art. Mais un livre qui serait du pain...* » (18 novembre 1918)⁸

Que veut-il dire avec cette dernière phrase ? Souhaite-t-il écrire une sorte de bible, un livre de consolation ou un condensé de la souffrance humaine ? Et ne peut-on pas dire que d'une certaine façon il y soit arrivé, puisqu'il est un des auteurs germanophones le plus lu dans le monde. Ce qui se révèle aussi dans ses lettres, c'est qu'en dépit de sa très grande solidarité avec le peuple il n'adhère pas à l'idée que le renouveau viendra de lui, idée que Rolland défend à cette époque, investissant la révolution russe de tous ses espoirs. (voir lettre du 24 février 1920) Zweig, lui est persuadé qu'il y aura toujours des hommes peu scrupuleux pour s'emparer des mouvements de masses pour en dénaturer le sens, pour transformer des aspirations pures en leur contraire. (Voir lettre du 15 février 1918) Il craint aussi que les gens du peuple ne songent qu'à s'emparer du pouvoir pour l'exercer à leur tour sans plus de scrupules. Il ne voit pas d'alternative politique à cette situation.

La vision de Rolland est plus volontariste. Il est convaincu qu'aucun pouvoir ne cédera ses privilèges sans lutte. Et les seuls à se battre pour obtenir des pouvoirs en faveur du peuple, duquel Rolland se sent tout aussi solidaire que Zweig, sinon plus, puisqu'il souhaite son émancipation, ce sont les bolchéviques. Ceci explique son soutien au bolchevisme et la lettre qu'il écrit le 18 janvier 1918 dans l'affaire dite Guillbaux : « *Il me semble qu'on veut surtout bâillonner la seule voix qui transmet à l'Occident les nouvelles authentiques des bolchevistes. La haine et la peur du bolchevisme est le seul sentiment commun entre toutes les bourgeoisies neutres, impériales, et ententistes.* »

En Russie, on s'est aperçu de l'importance que les deux hommes, si solidaires du peuple et si critiques envers leur société, pourraient avoir pour promouvoir la révolution bolchévique. Ils y sont invités, pas ensemble cependant, pas pour les mêmes occasions. Mais tandis que Rolland réussit l'épreuve et rencontrera un jour même Staline, déjà en 1925 un livre de Zweig, bien que traduit et prêt pour l'imprimerie, ne

6. Romain Rolland : *L'Âme enchantée*, Volume *Mère et fils*, Editions Albin Michel, Paris 1951, p.435.

7. Stefan Zweig : *Correspondance 1897-1919*, Traduction et notes Isabelle Kalinowski, Editions Grasset, Paris 2000, p.333.

8. Lettre inédite, traduction Siegrun Barat.

passera pas la censure russe, parce que sa conception de Dostoïevski « *ne va pas dans le sens des bolchéviques.* »⁹ Et même après la deuxième guerre mondiale, et après la mort de Rolland en 1944, le monde communiste comptera celui-ci toujours parmi les siens, bien que son journal exprime largement ses doutes depuis le début des procès de Moscou en 1934. Mais le journal de cette période n'est accessible que depuis 2004 et, à l'heure actuelle, toujours pas édité. Ceci explique aussi que les livres de Rolland ont abondamment été édités et même fêtés en RDA, y compris la correspondance Zweig-Rolland, dont il existe une excellente édition « est »-allemande de 1987. Sans doute cet enthousiasme à l'Est a-t-il rendu Romain Rolland suspect aux yeux des Allemands de l'Ouest qui ne le connaissent guère et peut-être même aux yeux des Français, qui continuent à le renier jusqu'à ce jour, en l'éditant peu ou pas. Bien que récemment, lors des conférences commémorant l'anniversaire de Rabindranath Tagore à l'Unesco, Edgar Morin ait fait son éloge, et avec quelle fougue, et qu'Alfred Grosser ait souligné son importance sur le point moral lors de la présentation de son bilan de vie, *La joie et la mort*, tout en s'appropriant l'expression « *la foire sur la place* » de *L'Âme enchantée* pour désigner la scène culturelle parisienne. Une identification avec Rolland serait-elle donc aujourd'hui possible, une identification telle qu'elle semble s'être produite, depuis des dé-

cennies, pour Stefan Zweig dans le monde entier. Peut-on légitimement espérer la fin du purgatoire pour Rolland et surtout une édition pour cette correspondance dont j'ai essayé de montrer l'intérêt ou les interventions d'Edgar Morin et d'Alfred Grosser montrent-elles seulement, que Romain Rolland n'est apprécié que par une frange bien précise de la société, frange finalement pas tellement différente de celle qui l'appréciait à l'époque ?

Et pour illustrer cette dernière hypothèse, je voudrais une ultime fois donner la parole à Rolland, qui le 17 août 1920 écrit à Zweig :

Porte-parole de l'humanité libre et fraternelle, nous sommes très peu nombreux, très isolés dans notre classe ; et notre voix ne peut en elle trouver d'échos. – Mais elle le peut, par bonheur, dans cette masse obscure des braves gens solitaires, des âmes indépendantes qui se taisent et attendent la parole de vie. Donnons-la ! C'est notre mission. Nourrir les affamés, avec notre propre cœur. » Et le souhait exprimé dans cette dernière phrase : « *nourrir les affamés, avec notre propre cœur* », ne vaut-il pas le désir de Zweig d'écrire « *un livre qui soit du pain* » ?

octobre 2011

Siegrun Barat est diplômée de lettres et de philosophie de l'Université de Cologne.

9. Friderike et Stefan Zweig : *L'amour inquiet*, Bibliothèques 10/18, Paris 2001, p.219.

- Les lettres de Romain Rolland à Stefan Zweig sont inédites en français, les originaux se trouvent à la bibliothèque universitaire de Jérusalem.
- Les lettres originales de Zweig se trouvent à la BnF de Paris.